

VOYAGE

DE M. LICHTENSTEIN.

(1803—1806.)

Le docteur Henri Lichtenstein étant arrivé au Cap en 1803, fut chargé de l'éducation du fils aîné du général Janssen, gouverneur de la colonie. Depuis qu'elle avait été rendue aux Hollandais, ceux-ci voulurent en examiner les différentes parties. En conséquence M. de Nuyt, commissaire général, fit une tournée au nord le long de la côte occidentale. Dix-huit personnes, parmi lesquelles il y avait deux dames, le docteur et son élève, l'accompagnèrent dans cette excursion.

Les voyageurs ayant parcouru les mêmes contrées que Barrow, la description que M. Lichtenstein en donne ressemble à celle que l'on trouve dans la relation de l'observateur anglais. M. Lichtenstein, avec sa société, parcourut la côte jusqu'à l'Oliphants-Revier, puis, tournant à l'est, chemina dans les trois Roggeveld et le Karrou, entra ensuite dans le Koude-Bokkeveld, en marchant à l'ouest et se rapprochant du Cap.

Depuis quelques années des missionnaires anglais, arrivés dans la colonie, s'étaient fixés à Rodezand, canton peu éloigné du Cap. Ils avaient changé le caractère des habitans; on ne retrouvait plus chez eux ni franchise, ni gaieté, ni bienveillance réciproque; une dévotion froide avait remplacé ces qualités; la musique et la danse étaient bannies; sous la direction de ces guides spirituels, l'Africain est privé de la plupart de ses plaisirs innocens. « Leur doctrine, dit M. Lichtenstein, est que l'homme doit s'occuper uniquement du salut de son âme, et qu'il doit y travailler, non par la rectitude et la justice de sa conduite, mais par l'entière abnégation de soi-même. »

M. Lichtenstein étant allé à l'établissement des frères moraves sur les bords du Zonder-End-Revier fut, de même que M. Barrow, fort satisfait de cet établissement, très-bien calculé pour inspirer le goût des occupations utiles aux Hottentots, et par conséquent contribuer à leur bonheur. Une fabrique de couteaux, dans laquelle quatre Hottentots travaillaient, présentait déjà des bénéfices. « Pour se faire une idée des vertus dont sont animés les hommes qui dirigent cette institution, dit M. Lichtenstein, il faut être témoin de la manière dont ils se conduisent envers les Hottentots. La douceur avec laquelle ils les ins-

truisent est vraiment digne d'admiration; aussi l'amélioration morale de ces Africains en a été un prompt résultat; elle est déjà frappante. La plus grande récompense d'une bonne conduite et d'une application constante, c'est d'être baptisé et reçu membre de la société chrétienne. »

La route des voyageurs se dirigea ensuite au sud-est vers la côte; on passa par le bourg de Zwellendam, situé au milieu du pays, et résidence d'un landdrost. Le canton voisin est bien arrosé et fertile. On descendit vers Mosselbay, anse près de laquelle s'élève une haute montagne. Sur ses flancs s'ouvre une caverne qui est à 400 pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées, et dont la surface est cependant couverte de coquilles de moules; cette grotte a 40 pieds de profondeur, 20 de largeur et 100 de hauteur. M. Lichtenstein pense que les Hottentots, qui autrefois ne vivaient pour ainsi dire que de coquillages, ont apporté ceux que l'on voit dans cet antre.

La petite caravane alla ensuite vers l'est jusqu'au Groot-Vis-Revier, fleuve qui sépare le territoire de la colonie de celui des Cafres. M. Lichtenstein vit Gaïka, aux excellentes qualités duquel il rend justice. Cet observateur décrit le pays habité par les Kousas, tribu de Cafres les plus rapprochés du Groot-Vis-Revier, comme très-fertile; l'air y est sain, la chaleur modérée; circonstances très-

favorables à la vie pastorale et demi nomade que mènent ces peuples. Toutefois la population est peu considérable relativement à l'étendue de cette contrée. La supériorité du sol sur celui de la colonie européenne, paraît provenir d'une différence de température très-remarquable dans deux régions situées sous le même parallèle et si rapprochées l'une de l'autre. Dans le territoire de la colonie, il pleut en hiver ou lorsque le soleil est le plus éloigné du Zénith; alors la pluie tombe par torrens; lorsqu'il revient vers le Zénith, les nuages disparaissent et la terre se trouve dès ce moment exposée à l'ardeur brûlante de ses rayons. Dans le pays des Cafres, au contraire, l'air en hiver est serein et frais, et il ne pleut pas; seulement une rosée douce tombe pendant la nuit. En été, lorsque la chaleur devient très-forte, les orages se forment, amenant à leur suite des pluies abondantes; l'atmosphère est rafraîchie.

M. Lichtenstein visita aussi Litakou sous la conduite de Kok, métis boschisman, qui demeurait dans un kraal sur les bords du Garip, où il avait formé un établissement considérable. Dès que l'on fut dans le pays des Betjouanas, on aperçut des pasteurs assis à l'ombre d'un grand arbre; ils se levèrent aussitôt et s'avancèrent vers les voyageurs, en les saluant par le mot de *morra*, emprunté de l'expression *good-morow* (bon jour),

qu'ils avaient apprise des missionnaires. A la vue de Kok, ils témoignèrent leur joie par de grands cris, et battirent des mains. M. Lichtenstein ignorant le motif de ces démonstrations bruyantes, conçut d'abord des craintes, mais il fut bientôt rassuré par l'issue de cette entrevue, et surtout par l'accueil amical que Kok reçut d'une autre troupe de Betjouanas; ils s'informèrent avec le plus tendre intérêt de plusieurs de leurs compatriotes qui l'avaient accompagné dans une excursion précédente; en apprenant la mort de deux d'entre eux, ils montrèrent une douleur touchante. Dans un village ce furent les mêmes démonstrations de bienveillance et de cordialité; les habitans et les femmes surtout s'empressèrent de prendre leur part du tabac et des provisions que les voyageurs avaient apportés. En sortant de ce village, on traversa le Kourouhman, puis en suivant un chemin sinueux ouvert dans une grande forêt, on gagna Litakou.

Les voyageurs furent conduits à un lieu ombragé par trois superbes mimosa, on leur dit que le plus grand était l'arbre favori du roi; une foule immense se rassembla aussitôt; Kok exprima au nom de ses compagnons le désir de voir le roi; ils ne tardèrent pas à être honorés de sa visite. « C'était, dit M. Lichtenstein, un homme d'une soixantaine d'années, d'un extérieur grave, les

épaules couvertes d'un manteau, la tête coiffée d'un bonnet. Il s'avança lentement, suivi d'un cortège nombreux de vieillards qui formaient un cercle derrière lui; ayant salué affectueusement les voyageurs, auxquels il témoigna le plaisir qu'il avait de les voir, il leur promit d'aller bientôt leur rendre visite. Après quelques momens de conversation, on lui présenta une pipe, il l'alluma, et en aspira la fumée à grands traits suivant l'usage des Africains, puis la remit par dessus son épaule à son premier ministre; celui-ci fit comme son maître, et la transmit à un autre; elle passa ainsi de main en main jusqu'au personnage le moins considérable. Aux approches de la nuit le roi se retira.

Après cette première entrevue, les visites se répétèrent fréquemment. Un jour Mouleyhaban amena ses deux femmes, Makaïtchôh et Marani, pour voir les étrangers; la première, âgée de vingt-deux ans, était très-belle, avantage qui lui avait valu l'honneur d'être élevée au rang suprême; Marani, à peine âgée de quinze ans, quoique moins belle, était très-gentille. Une profusion d'ornemens indiquait leur rang; de riches fourrures bordaient leurs manteaux, une touffe de queues de chats pendait de leur épaule gauche; des colliers de petites plaques de cuivre, d'os et de verroterie leur couvraient la poitrine. Makaïtchôh avait

entouré son bras de soixante-douze anneaux de cuivre qu'elle semblaît regarder comme marque de son rang, et qu'elle prenait plaisir à examiner et à compter. Les étrangers firent d'abord servir du thé qui fut trouvé peu agréable; le vin fut préféré, l'eau-de-vie gagna encore plus les suffrages. Les deux reines questionnèrent les voyageurs sur leurs enfans et leurs familles, puis s'informèrent soigneusement de la condition des femmes en Europe. Makaïtchôh fit observer finement que dans son pays on ne pourrait se conformer aux lois européennes relatives aux mariages, à cause du grand nombre d'hommes qui étaient tués à la guerre. Le vin et le plaisir de la conversation retinrent les dames plus long-temps qu'on ne l'avait espéré ou désiré, car il était nuit close avant qu'elles songeassent à se retirer.

Une demande indiscrete du roi détermina M. Lichtenstein à presser son départ. Monleyhaban était alors prêt à déclarer la guerre à Makkrakka son voisin; il pria les voyageurs de l'accompagner dans cette expédition avec leurs armes à feu. M. Lichtenstein s'excusa de satisfaire au désir du monarque; il fut ensuite question entre les voyageurs de savoir quelle route ils prendraient; ils auraient bien voulu voyager au sud-ouest, en évitant le théâtre des hostilités; mais le mauvais

état de leurs équipages les décida, malgré eux, à retourner directement au Cap.

M. Lichtenstein apprit que les Betjouanas, qu'il appelle aussi Mouhtjouanas ou Sihtjouanas, sont un peuple composé de plusieurs tribus appartenant à une race commune; leur territoire s'étend à treize et dix-huit journées au nord du Kourouhman. La tribu des Matjapins qui occupe Litakou, est comparativement peu nombreuse, puisqu'elle ne compte que cinq mille geurriers. A dix journées plus à l'est, sont les Thammatjas, tribu beaucoup plus considérable, au nord de laquelle habitent les Tchodjaas et les Moutjourouzis; ces derniers passent pour les plus braves des Betjouanas; à trois journées à l'est de ceux-ci, on trouve les Vanketsi, c'est la plus faible de toutes les tribus; entre ces Vanketsi et les Matjapins, vivent les deux tribus Mourouhlongs (Barrolous de M. Truter). L'une d'elles, gouvernée par Makkrakka, unie auparavant à Litakou, s'en est séparée; elle peut mettre sur pied dix mille combattans. Dans l'ouest demeurent les Matsarouquas, gens paisibles. La plus nombreuse des tribus est celle des Macquinis qui sont les plus éloignés du côté du nord-est; ils sont renommés pour leur adresse à façonner les métaux; ils fournissent aux Cafres leurs armes, leurs aiguilles, leurs anneaux et tous leurs ustensiles ou ornemens; mais ces

derniers n'obtiennent ces objets qu'après qu'ils ont passé par quatre ou cinq mains. On dit que leur pays est coupé par une grande montagne dont un côté est riche en cuivre, et l'autre en fer.

VOYAGE DE LATROBE.

1815.

ENVOYÉ par la société des frères moraves, M. Latrobe partit d'Angleterre au commencement d'octobre 1815 avec d'autres missionnaires de la même société ; il arriva au Cap le 24 décembre. Le principal objet de son voyage était de visiter les établissemens de Gnadenthal, de Grøene-Kloof et d'autres, et de reconnaître les lieux convenables pour en former de nouveaux. Il alla d'abord à Grøene-Kloof, canton situé à peu près à trente milles au nord du Cap, à peu de distance de la mer, et au sud de la baie de Saldanha. Pour y arriver l'on traverse des sables profonds, aucun arbre n'embellit la solitude que l'on parcourt ; on n'y voit que des buissons et surtout des bruyères dont les fleurs sont charmantes ; les plantes les plus communes, sont les ficoïdes, que nous cultivons en Europe pour la bizarre variété de leurs feuilles, et dont les fleurs ne manquent pas d'agrément. On passa par Riet-Valley, ainsi nommé de la grande quantité de roseaux qui croissent sur les bords de deux étangs salés.